

Détruire les mythes à coups de tomahawks

Guy Laflèche, *Le Martyre de Jean de Brébeuf selon Paul Ragueneau. Les Saints Martyrs canadiens vol. 3*, Laval, Éditions du Singulier, 1991, 346 p.

Jack Warwick

Number 66, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38945ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Warwick, J. (1992). Review of [Détruire les mythes à coups de tomahawks / Guy Laflèche, *Le Martyre de Jean de Brébeuf selon Paul Ragueneau. Les Saints Martyrs canadiens vol. 3*, Laval, Éditions du Singulier, 1991, 346 p.] *Lettres québécoises*, (66), 40–42.

Détruire les mythes à coups de tomahawks

L'entreprise de Guy Lafèche est admirable, mais aussi excessive.

ÉDITION CRITIQUE
Jack Warwick

AVEC SON VOLUME SUR BRÉBEUF, Guy Lafèche arrive non seulement à l'apogée de l'histoire des martyrs jésuites au Canada, mais aussi au point culminant de sa démythification. Parmi les huit missionnaires morts pour la cause parmi les «sauvages» du Canada, Brébeuf est assurément le plus illustre et le plus authentique. Cependant, devant la rigueur scientifique, sa légende s'avère, comme les autres, une fabrication savamment tissée d'incidents sanglants, de modèles anachroniques et d'écriture publicitaire. Elle n'est même pas exempte du pieux mensonge, que Lafèche n'hésite pas à dénoncer. Mais il y trouve aussi une grandeur littéraire qui lui fait placer ce récit entre le Livre de Job et l'angoisse de Stéphane Mallarmé. Ironie du critique ? Oui et non, car la lecture de ces *Relations* s'engouffre obligatoirement dans le paradoxe. La tension entre l'idéal et le vécu, terrible dans chacun de ces trois cas, est accentuée, dans la recherche du martyr, par la conscience de l'artifice et de l'enjeu, de la fanfaronnade et de l'atroce souffrance. Effectivement, la relation signée Paul Ragueneau est un tour de force qui mérite d'être lu.

Faire lire à tout prix les *Relations*

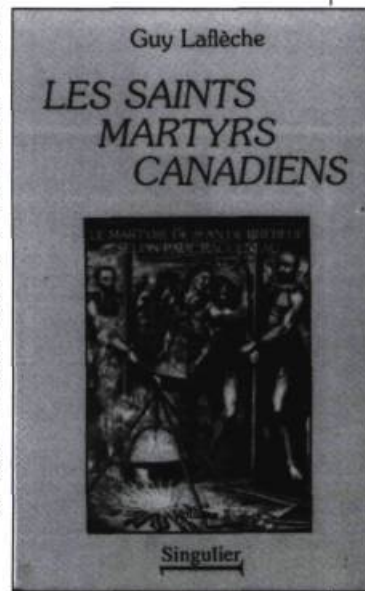
Faisons le point sur la série proposée par Lafèche, intitulée *Les Saints Martyrs canadiens*. Chacun connaît les *Relations des Jésuites*; autrement dit, bien peu de gens les ont lues. Les faire lire, réellement lire, voilà le but primordial de Lafèche, ce qui implique une sélection cohérente et un appareil critique : étude précise de la genèse des textes, mise en contexte, décapage des idées reçues. Lafèche publie ainsi celles de ces relations annuelles qui viennent fonder l'idée d'un événement historique aux origines du Canada : le martyr. Il a aussi ses propres vues, présentées dans de très amples gloses et commentaires. Avant d'offrir un jugement sur ceux-ci, je passe aux textes édités et aux questions immédiates de leur contenu.

On peut lire, dans les volumes déjà parus, la relation de 1647 concernant la mort de René Goupil, de Jean de la Lande et d'Isaac Jogues (vol. II) et celle de 1648-1649 concernant la mort d'Antoine Daniel, de Gabriel Lalemant et de Jean de Brébeuf (vol. III). Suivra bientôt la relation de 1650 concernant la mort de Charles Garnier et de Noël Chabanel; la série prévoit aussi un volume sur la destruction de la nation huronne. Le premier volume expose l'approche critique et historiographique de toute la série; il contient aussi une très importante

bibliographie, des index et des annexes, dont notamment l'iconographie étudiée dans un chapitre de François-Marc Gagnon.

Une publication annuelle

Rappelons que si les *Relations des Jésuites* apparaissent aujourd'hui comme un bloc monumental, cette publication remonte à l'abbé Casgrain (dont l'édition de 1858 est disponible en réimpression) et à Reuben Gold Thwaites qui leur conféra leurs lettres de noblesse américaines (son édition de 1896-1901 est dans toutes les bibliothèques). À l'origine, c'était une série annuelle de volumes indépendants, orchestrée tant bien que mal en différentes années. On a bien le droit de chercher, dans cette vaste enfilade, des séries cohérentes et significatives. La sélection faite par Lafèche correspond à ces critères : les relations de 1647 à 1650 ont une thématique et un caractère communs, qui les distinguent des autres relations de voyage et des autres rapports annuels qu'exige le constitution de la Société de Jésus, tant par l'historicité des matières que par l'imposition, durant ces quelques années, du fort caractère de Jérôme Lalemant et de Paul Lejeune, l'éminence grise des robes noires.



René Goupil, martyr ?

La relation de 1647 (vol. II de la présente édition) donne tout de suite une idée claire et frappante du processus de la fabrication d'événements par les textes. En 1642, René Goupil trouve la mort aux mains des Agniers; il est victime d'un coup de *tamabac*¹, mais un mois avant, il avait subi le supplice rituel des prisonniers de guerre. Or, Isaac Jogues, ayant subi le même supplice, était bien placé pour écrire un récit édifiant des souffrances et de la mort de Goupil, ce qu'il fit à la demande de Jérôme Lalemant, alors supérieur à Québec. Des morceaux de son mémoire, réinscrits dans la relation de 1746 à propos de sa propre mort, deviennent en quelque sorte sa notice nécrologique, écrite par lui-même. Mais la supercherie va plus loin; selon Guy Lafèche, le rapprochement des matières (supplice en 1642

et meurtre en 1646) crée l'impression d'une mort héroïque au bûcher. En réalité, Jogues mourut d'un coup de *tamabac* au cours d'une querelle entre deux clans qui se disputaient le droit de disposer de lui lors de sa deuxième capture. Une fin brutale, certes, mais peu conforme à l'image qui vient jusqu'à nous d'un martyr selon la définition canonique.

Et Brébeuf ? Et Gabriel ?

L'histoire de Brébeuf et de Gabriel (vol. III) ne diffère que dans le détail. Ces deux Jésuites succombèrent réellement à la torture infligée par les ennemis de leurs hôtes. Cependant, pour en faire de saints martyrs, il fallait mieux que cela. Si la tâche incombait à Paul Ragueneau, alors au pays des Hurons, Jérôme Lalemant avait une idée bien arrêtée sur les «sauvages» et leurs rapports avec l'Église catholique, calquée sur l'image des empereurs romains et leurs rapports avec l'Église primitive. Il disposait aussi de quelques papiers de Brébeuf, où celui-ci, au cours d'une retraite à Québec, avait fait les exercices spirituels habituellement exigés par son ordre. C'est grâce aux recherches documentaires de Guy Lafèche que nous apercevons l'inscription de ces matières dans la relation de 1648-1649. Ce qui permet de déconstruire, avec l'image du saint visionnaire massacré, les métaphores tape-à-l'œil (cabane mise à feu = chapelle ardente) et le message virulent dirigé contre les Iroquois.

Les Indiens : tous des sauvages !

Lafèche est également sévère vis-à-vis de l'information historique et ethnographique. Les Agniers et les Onnontagués ont chacun leur caractère propre, et à l'intérieur de ces tribus, il y a des clans dont les intérêts ne sont pas identiques. En escamotant ces distinctions, comme le font Jérôme Lalemant et Paul Ragueneau, on affirme le stéréotype des Iroquois acharnés par la haine de la foi contre les humbles Hurons et leurs dévoués apôtres. Ce qui évoque les soldats de Néron et les Chrétiens des catacombes. Ces idées reçues sont d'autant plus trompeuses qu'elles ont leur part de vérité, mais l'anachronisme est délibéré et grossier. De là viennent les impressions les plus courantes des «sauvages»; Lafèche nous fait remonter aux sources pour étouffer dans l'œuf ces stéréotypes. Ce sont des guerriers onnontagués qui, au cours d'une attaque menée contre un village des Attignahouantans, tuèrent deux des alliés exotiques de ceux-ci, alors que dans la perspective imposée par les *Relations des Jésuites*, les Iroquois se déchaînent contre les porteurs de l'Évangile.

Le goût du mythe

Si les Jésuites français du XVII^e siècle avaient leurs raisons d'agir et d'écrire de la sorte, les Canadiens du XIX^e siècle n'avaient pas la formation qui leur aurait permis de décoder cette rhétorique comme les premiers destinataires. Ils avaient, en revanche, besoin de se créer un passé glorieux et glorieusement clérical. Leurs lectures naïves — d'une naïveté sans doute volontaire — s'accrochent aux apparences. L'iconographie et la documentation acceptées sans analyse critique fondent alors le récit et le tableau édifiants perpétués dans nos écoles jusqu'au XX^e siècle. Toutes ces forces, sanctionnées par le Vatican entre 1925 et 1930, ont conspiré pour nous léguer le mythe coulé dans le béton (mais littéralement, à plusieurs endroits) des saints martyrs canadiens, qui fait le sujet de cet ouvrage.

Ce sont les autochtones qui font les frais de cette mythification, car celle-ci se nourrit de «sauvages» stéréotypés, et on ne saurait reprocher à Guy Lafèche de s'en formaliser. L'étude simultanée des textes et de leur exploitation ultérieure pose pourtant des problèmes de méthode parfois insurmontables. Regardons donc de plus près l'édition et sa présentation.

L'édition critique

À la différence de la grande édition de Thwaites, celle de Lafèche est normalisée; les principes de ce travail, exposés dans le volume II et appliqués à toute la série, justifient les modifications faites aux textes de base tout en discutant de la problématique de l'édition de textes anciens. On enlève, bien sûr, l'encombrement des conventions typographiques qui faisaient imprimer, au XVII^e siècle : desia, suiuous, vn, etc. Autrement, l'orthographe de l'époque est respectée : alloient, esté, desjà, adverti, assurance. Là où la norme hypothétique de l'époque exige des modifications, elles sont généralement heureuses; «tüez» devient «tués» et «i'ay sceu tout cecy» devient «j'ai sceu tout ceci», etc. Cependant, le respect rigoureux de cette norme hypothétique n'est pas sans effets curieux : mettre «saint» et «il se veid» là où l'original avait imprimé «saint» et «il se vit» semble faire marche arrière. Enfin, c'est le dilemme ordinaire des éditions de textes du XVII^e siècle; chaque méthode a ses avantages et ses inconvénients. L'essentiel, c'est que nous ayons un texte fidèle et lisible. Les modifications sont signalées avec un soin minutieux, ainsi que les variantes. Les notes sur le texte comprennent, en plus, d'amples commentaires sur les nombreux points où le texte finalement produit diffère du français contemporain.

Une édition d'une grande originalité

Encore plus amples sont les notes sur les matières. Celles-ci, avec la présentation globale de la série (vol. I), développent une forte thèse sur la construction d'un mythe, sur les rapports entre missionnaires et Amérindiens dans la période des premiers contacts, et sur la constance des stéréotypes. La correction des impressions ethnographiques, que j'ai signalée plus haut, constitue une grande partie des notes et commentaires. L'autre volet principal auquel j'ai fait allusion est la démonstration de la genèse des textes, d'où Lafèche dégage ses idées sur les intentions et méthodes des auteurs. Tout cela est d'une grande originalité, qui met en relief la pauvreté des éditions précédentes. Lafèche ne se limite pas à relever quelques allusions littéraires et à nommer quelques objets référentiels. Il écarte les images d'Épinal et il déconstruit, au sens le plus précis de ce terme, prouvant par les documents mêmes qui ont servi à la construction hagiographique, que ces Jésuites ne pouvaient être des martyrs au sens voulu par les auteurs. Il dénonce la démarche de l'histoire événementielle qui exige des événements, et avec cela tous les rapprochements spécieux et les impostures.

Des excès qui gênent la lecture

Je trouve pourtant, dans ce travail tellement louable, des excès qui gênent la lecture. Il est tout de suite évident que l'apparat critique prend des proportions excessives. Les notes dépassent de beaucoup la fonction accordée par convention à l'annotation d'un texte; elles sont si bavardes qu'il est difficile d'y retrouver les précieux renseignements

qui justifient leur existence. Récusant, comme tous les vieux contestataires intellectuels, l'illusion de l'objectivité, Laflèche se donne toutes les permissions, y compris celle de présenter sans distinction ses propres vues et l'information documentée. Or, tout lecteur qui se respecte aime penser pour lui-même, et une cause, bonne ou mauvaise, injectée dans l'apparat critique, finit par agacer, ce qui affaiblit une thèse bien appuyée.

Les interprétations des textes, immiscées dans les notes ou éparées dans les autres commentaires, et donc difficiles à relever, donnent aussi dans la disproportion. Est-ce que Laflèche a dit, insinué ou suggéré que Lalemant représente Jogues comme mort au bûcher ? Pas exactement, et pourtant, il laisse subsister l'impression que cette analepse narrative est de la menterie, alors que la relation est explicite : c'était un coup de hache qui tua Jogues. Et notre conception du martyr doit-elle rester si ponctuelle ? Que l'on approuve ou désapprouve les activités des religieux venus à l'appui de la colonisation, il est certain qu'ils étaient là comme témoins de leur foi et que certains sont morts en



conséquence. En toute probabilité, les guerriers qui les tuaient comprenaient assez clairement la part de la religion dans le commerce de la fourrure et la colonisation; bien sûr ils tuaient en haine de cela. Leurs victimes peuvent donc être considérées comme des martyrs. L'intérêt des travaux de Laflèche est d'avoir réévalué ces questions et d'avoir pénétré le mode de fabrication sur lequel elles se fondent.

Malgré tout, une édition essentielle

Malgré ces quelques réserves, je trouve que ces trois volumes marquent un point tournant dans l'étude d'un domaine jusque-là voilé de traditions respectueuses. Laflèche expose la nature des textes primaires et il y confère une très grande richesse de travaux secondaires. Son étude de la formation des significations est précieuse tant par sa rigueur intellectuelle que par l'actualité des stéréotypes mis en cause.

¹. Ce mot algonquin, légèrement anachronique dans le contexte des Iroquois, désigne un instrument de chasse et de guerre qui évoluait rapidement à l'époque; de massue, il est devenu hache, sans que l'on sache de quelle forme il s'agit précisément sous la plume des Jésuites.

« **É**crire, c'est un besoin. C'est presque physique. On ne peut éviter de prendre la plume. De toucher à la page blanche qui est là, étendue. Toute prête à recevoir... Et on écrit justement parce qu'on veut donner. Parce qu'on veut partager avec les autres. Parce qu'on a ressenti, ou compris, la vérité de certains êtres et qu'on doit la dire. »

Gabrielle Roy

La création littéraire à l'UQAM

- Certificat en création littéraire
- Baccalauréat en études littéraires : profil création
- Maîtrise en études littéraires : profil création

RENSEIGNEMENTS :

- Certificat : (514) 987-3652
- Baccalauréat : (514) 987-3644
- Maîtrise : (514) 987-3596



Université du Québec à Montréal